

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JUIN 1997 - N° 533

RAINER MARIA RILKE
NOUVEAUX POÈMES

présenté par Marc Petit



MAX JACOB
BONNES INTENTIONS

Dialogues

GEORGE STEINER
CULTURE ET BARBARIE

entretien avec Antoine Spire

Découvertes

PHILIPPE DELERM
JEAN-LUC PARANT
RAFIK BEN SALAH

Chroniques

Salman Rushdie, l'art du camouflage

par **CHRISTIAN GARCIN**

Comment devenir écrivain sans l'être

par **CHARLES DANTZIG**

Académie d'homme par **RENAUD CAMUS**

nrf

RENAUD CAMUS

ACADÉMIE
D'HOMME

Mardi 3 décembre, sept heures du soir. Si j'étais amoureux de « Charles » (et il ne s'en faut que d'une pichenette, qu'il ne tiendrait qu'à lui de donner), si j'étais amoureux de « Charles », je lui devrais déjà un chagrin d'amour. Je l'ai appelé hier soir, vers six heures et demie, je suis tombé sur un répondeur (très bien, d'ailleurs (si nous étions ici dans *P.A.*, je pourrais ouvrir une note, ou une interminable parenthèse, sur les répondeurs comme révélateurs sociaux, et surtout psychologiques (certains sont d'extraordinaires tue-l'amour))), j'ai laissé un message (c'est-à-dire mon nom et le rappel de mon numéro de téléphone), et depuis aucune nouvelle. Bien entendu je suis rentré précipitamment ici, aujourd'hui, après un déjeuner au Dôme avec Madeleine Gobeil et Shériff Kasnadar, le directeur de la Maison des Cultures du Monde, puis une séance de travail à la Maison des Cultures du Monde, justement, avec Kasnadar et sa femme Françoise Gründ – si des fois que « Charles » allait m'appeler...

Je suis très précisément sur la ligne de crête entre une cristallisation précipitée (sa voix, son torse, ses épaules, le creux de son épaule, le goût de sa bouche, son goût pour la marche en montagne, sa façon absolument neutre de s'habiller) et une sorte de désinvestissement de sécurité, non moins précipitée (*qu'il m'ait dit* n'aimer pas mes livres (et non pas qu'il n'aime pas mes livres)), qu'il m'ait dit qu'il ne m'invitait pas à passer la nuit chez lui, qu'il m'ait dit qu'on pourrait se voir à la fin

de la semaine (alors qu'il savait que je suis à Paris pour quelques jours seulement, etc.).

Flatters, jamais à cours de théories, et auquel j'ai dit combien « Charles » semblait attacher d'importance à ses origines géographiques, et qu'il se dépeint lui-même comme un montagnard, prétend maintenant que les êtres à solide origine sont moins ouverts à l'amour que les autres, aux emportements d'amour, en tout cas, parce que leur structure psychologique est plus solide que celle des autres, et plus pleinement constituée... Nous aimons beaucoup que « Charles » soit un fervent lecteur (c'est ce qu'il m'a dit), mais moins qu'il n'y ait chez lui que peu de livres, tous empruntés à une bibliothèque. « C'est passer à côté de la métaphysique du livre, qui est dans le compagnonnage, et dans la possession... »

La charmante Mme Gobeil, décidément adorable, quitte ses fonctions de directeur des Arts et de la vie culturelle à l'Unesco. Elle raconte qu'elle avait l'autre jour dans son bureau un artiste qui doit avoir une exposition au printemps prochain, dans le palais de l'Unesco, et un haut fonctionnaire, qui s'occupe justement de ces questions. Tandis qu'ils sont là, Mme Gobeil est appelée par le directeur général, Federico Mayor, qui lui demande de bien vouloir superviser encore cette exposition, justement, ce qui est en fait la prier de conserver plus longtemps que prévu certaines des responsabilités de sa charge. Elle est ravie de la requête, et retourne dans son bureau pour annoncer à l'artiste qu'elle veillera personnellement sur la bonne organisation de son exposition. Sur quoi le fonctionnaire dit ceci (ce que je n'ai pas compris, c'est s'il le dit en plaisantant ou pas ; le caractère de plaisanterie me semble tout de même plus vraisemblable, mais il ne change pas grand-chose au fond du propos) : « Oh là là, ces gens à la retraite qui ne veulent pas partir... »

La pauvre femme, en racontant cette histoire, était au bord des larmes. Il faut ajouter qu'elle vient de perdre son mari,

Émile Noël, l'ancien secrétaire général de la Communauté européenne, et que Federico Mayor lui faisait sans doute cette proposition par gentillesse et souci pour elle, afin d'éviter que sa cessation d'activité ne coïncide exactement avec son deuil...

Dans un genre au fond assez voisin, mon dentiste, ce matin, me parlait d'un jeune homme qui est paraît-il un grand admirateur de mes livres. Seulement ce garçon vient de voir ma photographie dans *Le Nouvel Observateur*, alors qu'il croyait que c'était moi qu'on voyait sur la couverture de la plus récente édition de *Tricks*. « Forcément, dit mon dentiste, tu imagines sa déception... »

J'imagine, en effet...

Je ne sais où j'ai lu que ce genre de phrases que les gens vous assènent et qui viennent vous gifler tout le long de la vie, c'était le travail de la mort... Ce sont elles qui nous font vieillir avant l'âge, qui nous ôtent toute ardeur pour les combats de l'existence, et qui nous poussent vers la sortie.

Le meilleur antidote, évidemment, c'est l'amour, ou le désir qu'on a pour nous. Mais « Charles » ne téléphone pas. « Il a dit " la fin de la semaine ", dit Flatters, c'est manifestement " la fin de la semaine ". Je connais bien ce type de structure mentale : rien ne les ébranle. Ceux qui les ont laborieusement mises au point en sont si contents, et ils y attachent une telle importance, que pour rien au monde ils ne les dérangeraient. »

Encore un qui doit penser que je suis multimilliardaire, avec mon château, « mes » Miró, « mes » Tàpies, « mes » Kounellis et « mon » festival... Pascal Quignard et moi devons dîner ensemble demain soir. Prévisiblement, l'auteur de *La Haine de la musique* souhaite un établissement où il y en ait aussi peu que possible, et de préférence aucun bruit. Moi, bêtement, après que nous avons fait un premier tour d'horizon, peu concluant : « À moins que je ne loue pour la soirée un restaurant en entier... » Lui, très sérieusement (c'est du moins ce qui m'a semblé ; il était peut-être, en fait, à un tour de plus de la

spirale de l'humour...) : « Non, non, je vous en prie, vraiment vous m'embarrasseriez... »

Jean-Paul me dit que Maurice Roche, qu'il a vu cet été à L'Isle-sur-la-Sorgue, est persuadé de même que ma fortune est sans limites... « Dites qu'on s'amuse bien », comme disait le pauvre Jean – il n'est pas jusqu'à la dame du vestiaire, au Dôme à midi, qui ne m'ait avec émotion parlé de lui...

Mercredi 4 décembre, deux heures et demie de l'après-midi. Bon, chagrin d'amour, encore un ; Dieu merci il n'y avait pas assez d'élan pour qu'il soit tout à fait dévastateur...

J'aurais dû me méfier de ce prénom, dont je suis loin d'être fou, et qui déjà ne m'avait valu que des avanies, pendant l'été de 1988, si je ne me trompe ; pourtant j'étais prêt à me réconcilier avec lui, voire à commencer à lui trouver du charme, un charme slave, mettons, et grand-ducal.

Il faut reconnaître qu'on eût été très *Pierre* (et proprement irrésistible, en ce cas). Mais je crains à la vérité de n'être pas vraiment fait pour bien m'entendre avec les *Pierre* (avec les incarnations de ce qu'implique pour moi ce prénom, fantasmatiquement) : trop mâles, se suffisant trop à eux-mêmes, exagérément *set in their ways* (« on pourrait se voir à la fin de la semaine », un point c'est tout. Et si j'ai hâte, moi, comme disait Charles le Téméraire ?).

Jeudi 5 décembre, onze heures moins le quart, le matin. Dîner au Dôme avec Pascal Quignard, qui viendra à Plieux en mai pour les devisées sur le *Thème de la flamme* : il se souvenait d'un autre dîner entre nous, chez Marianne Alphand, à Sartrouville, il y a une vingtaine d'années – celui-là, ou plutôt la présence de Quignard, m'était, je l'avoue, complètement sorti de la mémoire.

Il est très aimable et sympathique, calmement intelligent et sensible, mais la conversation entre nous, de mon fait, n'est pas très brillante, car je me sens en position d'infériorité, à

cause de l'infinité de ses lectures. Il dit que sa passion pour les livres est telle que l'idée d'avoir à donner un coup de téléphone le met en fureur, à cause des quelques minutes qui vont être ravies aux pages qu'il a sous les yeux.

Mais au fond je me sens constamment en position d'infériorité : avec Quignard parce qu'il lit mille fois plus que moi, avec « Pierre » (appelons-le Pierre plutôt que « Charles », qui décidément ne lui va pas ; tandis qu'il est l'épitomé des *Pierre*) parce qu'il est plus jeune, plus beau, plus fort, plus mâle et moins désirant (la preuve, il ne m'appelle pas). Avec Pierre ce sentiment me rend impuissant, avec Quignard exagérément prudent : dès que les échanges s'élèvent, et ils s'élèveraient facilement, je les ramène à des trivialités, parce que j'ai peur de perdre pied.

Lui a reçu le petit ouvrage de Jean-Paul, *Le Livre du sommeil*, qui vient d'être publié à l'occasion de trois expositions simultanées à Caen, en marge d'un congrès sur le sommeil, justement. Il semble en faire grand cas, et il en parle très bien. C'est d'ailleurs l'un des terrains où j'ai du mal à le suivre, n'ayant moi-même reçu le livre que samedi dernier et étant bien loin de l'avoir lu en entier, d'autant que j'ai consacré mes très rares moments de loisir, depuis lors, à lire plutôt... Quignard.

Deux dragueurs passionnés, après cela : un très petit et vraiment trop maigre moustachu, au One Way, et un Iranien à barbichette, d'une trentaine d'années, plutôt trop gros, lui, au contraire, rencontré au pied de la statue de la Liberté, dans l'île des Cygnes, où je vais faire courir les chiens, avant de rentrer me coucher. Les deux veulent savoir si j'ai un petit ami, et apprenant qu'il n'en est rien ils trouvent que c'est presque impossible à croire (c'est bien mon avis). « Que je sois seul, moi, c'est normal, j'suis pas terrible, je le sais », dit l'Iranien (et on a du mal à le contredire avec beaucoup de conviction). « Mais un beau mec comme toi, vachement sexy et

tout... » Ah ! Que ne sont plus répandues les opinions de ce genre, auprès d'un public plus vénuste...

Vendredi 6 décembre, midi. Bon, eh bien je ne suis pas près d'entrer à l'Académie française...

Non que cette occurrence ait été bien rapprochée, de toute façon : mon crédit déjà y était mince, manifestement. Je suis allé assister hier après-midi à la séance publique annuelle, au cours de laquelle sont distribués les prix, dont ce prix Amic dont j'avais été bien content de recevoir le montant, l'été dernier – à ce propos d'ailleurs une petite bizarrerie : j'ai reçu un virement de quinze mille francs, mais je vois dans la liste des prix qui m'ont été attribués, officiellement, *vingt* mille francs. Erreur d'impression ? Ou erreur de paiement ?

Le prix Amic est d'un prestige modeste, quoi qu'il en soit. Il s'inscrit presque en dernier d'une liste interminable de prix divers, dont les récipiendaires étaient tous beaucoup mieux placés que moi, de sorte que j'étais en bout de rangée, très haut dans un recoin à visibilité réduite, tandis que non seulement Marcel Schneider ou René Girard, mais encore Valérie Lemerrier pour son prix d'humour ou tel jeune religieux tout de blanc vêtu, auteur d'une *Petite Vie de saint Norbert*, et cinquante autres encore, étaient confortablement installés juste en face des Immortels (or le prix Amic m'était décerné *pour l'ensemble de (m)on œuvre* : elle pèse manifestement beaucoup moins lourd que la *Petite Vie de saint Norbert*...)

Visibilité réduite ou pas, le spectacle est assez réussi, cela dit. Le monument a dû faire l'objet d'une restauration récente, il est en excellent état, et très beau. On ne saurait en dire tout à fait autant de la plupart des académiciens, mais nombre d'entre eux, grandement aidés en cela par l'uniforme, parviennent à incarner une image de roi Lear qui n'est pas sans grandeur, ni même sans poésie tragique – ainsi Jacques de Bourbon-Busset, échevelé de neige et barbu. Maurice Druon, sa belle chevelure à lui ondulée au petit poil, au contraire, a une

belle élocution qui s'écoute, à la Sacha Guitry. D'autres, comme Michel Mohrt, paraissent mettre tout ce qui leur reste d'énergie à faire bonne figure, non sans un certain succès. D'autres dorment, il est vrai. Raymond Barre, dans l'hémicycle d'en face, leur répondait d'un sommeil symétrique, ou plutôt d'un combat désespéré pour ne pas y céder. Le pauvre homme est dans une situation effroyable, puisque toute la France guette ses poussées de sommeil, depuis qu'il a été filmé dormant à l'Assemblée. Or il est manifestement sujet, comme moi – ce qui m'inspire une grande commisération à son égard –, à des assoupissements irrépessibles. On voit ses yeux se clore et sa tête tomber en avant, puis tout son corps se redresser in extremis, le visage arborant alors un amène sourire de hasard. (Il était là pour accompagner sa femme, qui recevait un prix de traduction, sur l'œuvre d'un poète hongrois.)

Jean Dutourd, qui présidait, a l'air fort éveillé, lui, au contraire, et son expression ne se départ jamais d'une sorte de sourire malin, ou narquois. J'ai toujours trouvé qu'il était plus intelligent que ne l'impliquaient sa situation dans nos Lettres, et sa réputation, qui est mauvaise (sauf auprès des lecteurs de *France-Soir*, peut-être. Mais c'est précisément ce qui s'appelle une mauvaise réputation). C'est lui qui devait prononcer le discours principal, sur la Vertu. Il avait choisi la vertu *d'esprit de contradiction*. Il était d'abord assez drôle, puis les choses ont commencé à se gâter – en tout cas à mes yeux, à mes oreilles. Il a cité le beau mot de Simone Weil, qui définit la vertu comme *fugitive du camp des vainqueurs*. Il est passé de là à l'épuration, période qui l'obsède, et il a rendu un bel hommage à Jean Paulhan, *fugitif du camp des vainqueurs*, lui aussi, pour sa démission du Comité national d'épuration, et sa généreuse défense des écrivains accusés de collaboration. Puis, de là, saut vers les temps actuels : ce n'était pas pour dénoncer *l'épuration ethnique* en ex-Yougoslavie, mais au contraire la noise qu'on se permet de chercher, « dans une ennuyeuse ville du Nord, au nom d'une morale venue du froid », aux malheureux

Serbes, « qui ont plutôt plus souffert que les autres ». C'est à ce moment-là que je me suis levé, et que je suis sorti. Et comme la mauvaise place que j'occupais avait été difficile à atteindre, elle était également difficile à quitter : presque personne n'était plus loin que moi de la sortie, de sorte que mon départ a pris à peu près deux minutes, dont j'espère qu'elles ont pesé de tout leur poids de secondes, au milieu du discours de M. le directeur.

Par une curieuse coïncidence il y avait derrière moi deux bonshommes insupportables, mufles de la plus belle eau, parlant sans cesse à la cantonade et faisant de grands gestes comme des rustauds de comédie, dont l'un – nous en fûmes tous informés à peu près dix fois – est « président inamovible du Club des ronchons » – lequel, ainsi que son compère et lui se plaisaient avec une fière débilité à le répéter, est « interdit aux femmes, aux enfants, aux animaux et aux plantes vertes ». Or, parmi le flot continu d'insanités que déversaient sur quinze banquettes à la ronde ces deux crétins, avait figuré, plus tôt, avant que la séance officielle ne commence, l'expression réitérée d'une grande inquiétude sur le sort de Milošević, dont la chute, nous assurait-on, serait une vraie catastrophe. Et la France devait tout faire, *tout faire*, pour conforter la position de cet homme précieux... Bref on est très pro-Serbes à l'Académie française. Je crains qu'on ne soit très *pro-* tout ce qu'il ne faut pas être *pro-*. D'ailleurs le rapport avec la vie actuelle de l'esprit y est de toute évidence extrêmement distendu. Le nom de chaque lauréat primé, et l'exposé des motifs qui l'avaient fait distinguer, était suivi chaque fois d'une brève salve d'applaudissements, même quand il s'agissait de la gagnante du prix du sonnet et de la prosodie classique. Seuls tombèrent dans un silence total le nom de René Girard et celui de Jean Échenoz : d'évidence ils ne disaient rien à personne dans la salle. Le mien non plus, bien entendu : mais celui-là intervenait si bas dans la liste que le public, à ce stade ultime, avait depuis longtemps renoncé à applaudir. Telle est

d'ailleurs ma remarquable obscurité sous la Coupole que beaucoup de l'effet de mon départ ostentatoire fut évidemment perdu : il n'était pas *signé*, puisque ni ma tête ni mon nom n'étaient connus de personne. Il restera tout de même, aux annales effacées de l'histoire, qu'un anonyme s'est levé sous la Coupole pour protester contre l'éloge des Serbes au cours de la guerre récente.

Cela dit, faut-il l'écrire ici encore une fois, je n'ai rien contre les Serbes en tant que Serbes. J'ai même été élevé, comme tous les Français férus d'histoire, et nourris des vieux numéros de *L'Illustration*, dans une ardente serbophilie. D'ailleurs je n'ai rien contre personne pour ce qu'il est ou n'est pas d'origine. Il reste que le nom *serbe* sort atrocement sali des événements récents. Et que les Serbes honorables vont avoir fort à faire, s'ils arrivent à la direction de leur pays, pour atténuer la tache dont son image est souillée.

L'espoir se dessine qu'ils puissent se mettre très vite à l'ouvrage. À Belgrade, ces jours-ci, le trône du tyran chancelle. Peut-être les manifestations qui se multiplient vont-elles finir par avoir raison de lui ? Ce qui attristerait la victoire des démocrates, c'est l'inévitable pensée que, fût-elle survenue cinq ans plus tôt, alors qu'il eût suffi du plus infime coup de pouce des Occidentaux, et spécialement des Européens, et spécialement de la France, pour qu'elle se produise, rien des abominations que nous avons vues ne serait survenu, probablement.

Renaud Camus